

acceptent ce fait, aussi exportent-ils bien moins de foin que de grain. La même différence se fait remarquer si l'on compare les frais de transport des grains avec ceux du transport de la viande ou des animaux vivants. Ces derniers ont absorbé de nombreux tonneaux de foin et minots de grain et de légumes, ils les ont condensés, afin de les faire paraître sous un plus petit volume, ils les ont, en un mot, transformés en lait, beurre, viande, laine, jeunes animaux dont la livre vaut 20, 30, 40 et 50 fois plus que le même poids de grain, de racines et de foin. Cependant, une livre de viande ou de beurre ne coûte pas plus à transporter qu'une livre de grain ou de racines. Il y a donc ici un bénéfice considérable en faveur de la transformation des produits végétaux en produits animaux.

De plus, les bras manquent à la campagne, les districts ruraux se développent de plus en plus et les travaux de la terre sont devenus très-dispendieux. Il est d'un extrême importance de diminuer les frais de culture autant que la chose est possible. Pour atteindre ce but on ne peut mieux faire que de cultiver des plantes qui demandent peu de frais de main-d'œuvre ou qui permettent l'emploi des machines. Les fourrages sont les seuls végétaux que l'on puisse faire entrer dans cette catégorie. Néanmoins, tout en recommandant particulièrement la culture des fourrages, nous ne pouvons proscrire tout-à-fait celle des grains. Ce serait impossible, on ne peut se passer de grains, il en faut toujours une certaine quantité; mais qu'on ne cultive en céréales que l'étendue de terrain strictement nécessaire aux besoins de la ferme, voilà ce que nous désirons, ce que nous recommandons, voilà ce que tous les auteurs les plus compétents désirent et recommandent. En agissant ainsi, le cultivateur n'épuiserait que très-peu son sol, ferait peu de dépenses pour sa culture, aurait des fourrages en abondance, assez de grains et de paille pour ses animaux.

Tous ces avantages sont parfaitement compris des meilleurs cultivateurs, les pays dont la culture est la plus riche ne font pas autrement, et c'est chez ces derniers que nous voyons mis en pratique ce vieux dicton : "*Sans bétail point d'agriculture, et sans beaucoup de bétail point de bonne agriculture.*"

Par ce qui précède, nous avons suffisamment prouvé l'utilité du bétail en général; il ne nous reste donc plus qu'à démontrer celle de l'espèce porcine en particulier.

Le porc tient une place importante dans toutes les exploitations, grandes, moyennes ou petites; arriérées ou progressives, toutes tirent de ce précieux animal un parti avantageux. Sans lui que de substances alimentaires se perdraient ou ne seraient bonnes tout au plus qu'à faire du fumier. Il est omnivore, c'est-à-dire qu'il mange de tout; il s'entretient avec des substances d'une digestion très-difficile, il engraisse même avec des aliments que toute autre espèce animale refuserait. Lui seul tire le meilleur parti possible des déchets de cuisine et de laiterie, des fruits gâtés, etc. Cette précieuse qualité permet d'entretenir le porc jusqu'à l'époque de l'engraissement, presque sans aucun déboursé. Ajoutons à cela la rapidité de son développement et sa force reproductive, et nous aurons l'animal le plus parfait de la ferme, économiquement parlant. Il dépense peu et produit beaucoup. Il résume donc en lui seul la grande question du profit net.

La grande rapidité de son développement permet toujours au propriétaire de se débarrasser de ses sujets avec bénéfice avant l'arrivée de la disette, et d'augmenter rapidement leur nombre dans les temps d'abondance. Il n'en est pas de même des moutons et surtout des bêtes à cornes. Si la disette survient, le propriétaire de ces derniers animaux est obligé d'en sacrifier une partie pour sauver l'autre; mais si la disette est suivie de l'abondance, l'éleveur est forcé d'attendre longtemps l'augmentation de son troupeau par les naissances; car il ne faut pas pen-

ser à l'augmentation par des achats dont les prix sont alors toujours trop élevés, car chacun tient à conserver tout le bétail qu'il possède.

Sous le rapport de la consommation, toutes les classes de la société font usage de la chair de porc. Le journalier, le travailleur pauvre qui n'a que ses deux bras pour pourvoir au soutien de sa famille trouve dans la viande du porc une nourriture à la fois saine, profitable et économique; tandis que l'homme opulent, le gourmet qui aime à satisfaire ses goûts pour la bonne chair tire du même animal des morceaux d'une grande délicatesse. Suivant l'âge de l'animal, sa chair acquiert un parfum, une délicatesse toute particulière qui favorise le commerce et les profits de l'éleveur. Tantôt on fait des porcelets ou cochons de lait, tantôt des porcs de l'année qui sont encore très-recherchés quoique un peu moins estimés que les précédents; enfin, à l'âge d'adulte les porcs sont engraisés et produisent un poids de viande presque phénoménal relativement à la taille des sujets.

Nous disions plus haut que le porc a sa place dans toutes les cultures. En effet, les races de porc sont tellement nombreuses que quelque soit l'état de progrès des localités, les animaux de cette espèce réussissent toujours. Si le système de culture est arriéré le porc est ordinairement mal nourri, on lui laisse chercher sa nourriture et il parcourt parfois des distances notables pour trouver sa subsistance. Heureusement qu'alors sa conformation s'accorde avec ses besoins. Il possède des membres développés, un flanc long qui le rend très-habile pour la marche. Il est alors élevé et nourri très-misérablement, il est tardif, possède souvent peu de taille et engraisse difficilement; mais il a l'avantage de n'avoir coûté presque rien pour son entretien jusqu'à l'âge d'adulte; et tel qu'il est dans ce cas son exploitation est encore une des plus lucratives.

Dans les cultures plus avancées, la nourriture du porc est plus riche, on ne le laisse plus courir, il reçoit à la porcherie tout ce dont il a besoin. Il s'améliore sensiblement et tire un meilleur parti de l'alimentation qu'il reçoit. Les frais d'entretien sont plus élevés, mais il est plus précoce, son développement est plus rapide et il engraisse avec plus de facilité; aussi est-il encore ici très-profitable, plus profitable même que dans le premier cas.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

La grande erreur de nos jours, comme le répètent avec douleur les encycliques des saints papes Grégoire XVI et Pie IX, et avec elles tous les catholiques vrais et sincères, est le *naturalisme*. Cette erreur funeste est la dernière et la plus complète formule de l'hérésie; elle résume toutes les erreurs. C'est elle qui sépare le naturel du surnaturel dans l'individu, dans la famille et dans l'Etat; qui veut que la religion n'ait rien à voir dans la politique, dans les affaires de ce monde, dans l'enseignement public, et qui par suite pousse les individus et les peuples à une affreuse démoralisation. Le monde actuel n'est si malade et ne tombe en une putride décomposition que parce que les doctrines ténébreuses du naturalisme, après s'être implantées dans les esprits, ont pris corps dans les faits; se sont incarnées en eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Il importe donc de les combattre, et, pour le faire efficacement, il faut exposer la doctrine catholique relativement à l'ordre surnaturel, à la liaison intime et indissoluble de cet ordre avec l'ordre naturel, puis tirer les conséquences qui en découlent. Dans notre siècle, malheureusement, la véritable connaissance du surnaturel est presque entièrement perdue;